L'AMANT
FEMME-DE-CHAMBRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'AMANT
FEMME-DE-CHAMBRE,
COMÉDIE,

EN PROSE ET EN UN ACTE.

PAR M. DUMANIANT.

Représentée pour la premiere fois à Paris sur le Théâtre du Palais-Royal, le Jeudi 8 Novembre 1787.

PRIX 24 sols.

A PARIS,

Chez GATTEY, Libraire, au Palais Royal, N. 13 & 14.

De l'Imprimerie de P. DE LORMEL, Imprimeur de l'Académie-Royale de Musique, rue du Foin S. Jacques.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA COMTESSE, *jeune veuve.*	*Mademoiſelle Foreſt.*
LE BARON DE LISVAL.	*M. Dumaniant.*
LE MARQUIS DE LISVAL, *neveu du Baron.*	*M. S. Clair.*
MARTON.	*Mademoiſelle Fiat.*
FRONTIN.	*M. Bordier.*
UN NOTAIRE.	*M. Boucher.*

La Scène ſe paſſe à la campagne chez la Comteſſe.

Digitized by Google

L'AMANT
FEMME-DE-CHAMBRE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN.

EN vérité c'eſt une vie bien agréable que celle de la campagne pour un joli homme accoutumé au train de la Capitale ! Pas un billard, pas une eſtaminée, pas une académie de jeu, pas le moindre endroit honnête où l'on puiſſe décemment paſſer ſes heures de loiſir, & grace au ciel on n'en manque point dans mon état. Je ſers une jeune veuve qui a la rage de s'enterrer vivante au printems de ſes jours, & qui a l'inconcevable ridicule

de fuir les amans. La ſotte maiſon que celle-ci ! j'en ſortirai. Pas d'occupations pour les amours de ma maîtreſſe, pas d'amour pour mon compte ? C'eſt trop triſte d'honneur. J'aimerais aſſez Marton, ſa figure me revient ; mais c'eſt une fille ſans goût ; elle n'a pas daigné s'appercevoir de mon mérite. Finette m'en dédommagerait ſans doute ; mais elle n'a pas le don de me plaire : c'eſt malheureux pour elle. Ainſi, tout calculé, puiſque mon eſprit & mon cœur ſont ici ſans occupations, je ferai ſagement de me faire donner mon congé. Je te reverrai divin Paris, ſéjour qui convient ſeul aux talens diſtingués ! Au village, le Laboureur, fier de ſon état, a l'audace de ſe croire au-deſſus de nous ; mais dans la Capitale nous dédaignons l'humble bourgeois. Il eſt notre jouet dans nos anti-chambres ; nous le voyons fuir épouvanté devant les chars de nos maîtres, qui nous entraînent avec fracas. Il n'eſt que deux états priſés dans Paris, les grands Seigneurs & la livrée. Tout le reſte je le compte pour rien, ou pour bien peu de choſe. Ah ! ah ! un homme céans ! quelle nouveauté !

Digitized by Google

SCENE II.

LE BARON, FRONTIN.

LE BRRON, *à part.*

C'EST un de ſes gens. Amadouons-le, & mettons-le dans nos intérêts.

FRONTIN, *à part.*

Que veut cette vieille face ? C'eſt quelqu'oncle ſans doute.

LE BARON.

Mon ami, eſt-il jour chez Madame la Comteſſe ?

FRONTIN.

Monſieur, je crois que oui.

LE BARON.

Pourriez-vous, mon cher, me dire ſi elle eſt viſible ?

FRONTIN.

Je ne ſais pas, Monſieur. (*à part.*) Ce n'eſt point un oncle, il eſt trop doucereux. Monſieur veut-il que je l'annonce ?

LE BARON.

Un moment, mon ami.

FRONTIN.

J'écoute. Je ſuis à vos ordres. (*à part*) C'eſt un amoureux.

LE BARON.

Y a-t-il long-tems que vous êtes à ſon ſervice ?

FRONTIN.

Six mois à-peu-près.

LE BARON.

C'eſt une perſonne bien aimable ?

FRONTIN.

Il ſuffit de la voir pour en être perſuadé.

LE BARON.

Eſt-elle auſſi douce que belle ?

FRONTIN.

Jamais elle n'a d'humeur.

LE BARON.

C'eſt donc un abrégé de toutes les perfections humaines. Heureux qui pourra poſſéder un pareil tréſor.

Digitized by Google

FRONTIN, *à part.*

Comme il s'échauffe !

LE BARON.

Je l'ai jugée du premier coup-d'œil.

FRONTIN.

Cela fait honneur à votre pénétration.

LE BARON.

Elle a ſans doute beaucoup d'adorateurs ?

FRONTIN.

Du tout.

LE BARON.

Du tout ! Eſt-ce froideur en elle ou haine de l'amour ?

FRONTIN.

Ni l'un ni l'autre, à ce que je préſume.

LE BARON.

Quoi donc, mon ami ?

FRONTIN.

C'eſt qu'elle n'a trouvé perſonne qui

lui convint. Les jeunes gens d'à-préſent ſont ſi volages, ſi trompeurs !

LE BARON.

Cela eſt vrai.

FRONTIN.

Mais s'il ſe préſentait un galant homme, comme il en eſt encore, je crois qu'elle renoncerait en ſa faveur aux ennuis du veuvage.

LE BARON.

Etes-vous ſûr de ce que vous dites ?

FRONTIN.

Je le parierais.

LE BARON.

Ce galant homme eſt tout trouvé.

FRONTIN.

Faites-nous le connaître.

LE BARON.

Vous ſeriez donc bien aiſe que votre Maîtreſſe changeât d'état ?

FRONTIN.

Sans contredit ; puiſqu'elle en ſerait plus heureuſe.

Digitized by Google

LE BARON.

Vous m'avez l'air d'un honnête garçon.

FRONTIN.

Vous êtes phyſionomiſte. (*à part.*) Je le vois venir.

LE BARON.

Serviable.

FRONTIN.

C'eſt mon fort.

LE BARON.

J'adore votre Maîtreſſe.

FRONTIN.

Tant mieux.

LE BARON.

Je ſuis Seigneur du chateau voiſin, riche, garçon, & par conſéquent maître de mes volontés.

FRONTIN.

Oui, vous êtes majeur.

LE BARON.

J'ai vu votre maîtreſſe. Un coup-d'œil m'a ravi ma liberté.

Digitized by Google

FRONTIN, *à part.*

Le petit frippon !

LE BARON.

Je ne ſuis plus à moi. Le ſommeil, le repos, l'appetit, tout m'eſt enlevé.

FRONTIN.

Il faut du remede à cela.

LE BARON.

J'ai deſſein d'épouſer votre maîtreſſe.

FRONTIN, *ſe récriant.*

Ah ! Monſieur !

LE BARON.

Pourquoi ce cri ?

FRONTIN.

C'eſt de plaiſir.

LE BARON.

Tout de bon ?

FRONTIN.

D'honneur.

LE BARON.

Je déshérite en ſa faveur un coquin de neveu.

Digitized by Google

FRONTIN.

Vous avez un neveu ? à votre âge...

LE BARON, *fâché.*

Comment à mon âge ?

FRONTIN.

C'eſt donc le fils de votre frere aîné, ou ce neveu eſt bien jeune encore.

LE BARON *content.*

Oui, c'eſt le fils de mon aîné. Je l'avais avec moi. Il a diſparu depuis cinq ſemaines. Sa conduite mérite une puniton. Je me marie pour le punir, & j'uſe d'une vengeance qui ne me laiſſera ni regret, ni retour pour l'ingrat.

FRONTIN.

Vivent les gens d'eſprit.

LE BARON.

J'avais craint d'abord que la diſproportion de nos âges n'effarouchât votre jeune maitreſſe.

FRONTIN.

Mais quel âge vous croyez-vous donc ?

LE BARON.

Celui que j'ai.

Digitized by Google

FRONTIN.

Encore?

LE BARON.

Dites?

FRONTIN.

Trente-cinq à quarante ans.

LE BARON.

Et dix avec.

FRONTIN, *le premier mot à part.*

Et vingt avec. — D'honneur ſi vous ne le diſiez pas on ne pourrait le croire.

LE BARON.

C'eſt la vérité.

FRONTIN.

Le teint frais.

LE BARON.

Comme cela, comme cela; mais ſans la chaſſe?...

FRONTIN.

La jambe belle.

LE BARON.

Autrefois.

Digitized by Google

FRONTIN.

Moulée ; le corps droit.

LE BARON, *se redreſſant.*

Je ne dois donc pas craindre de déplaire.

FRONTIN.

Vous plairez, vous plairez, Monſieur.

LE BARON.

Acceptez, je vous prie, ces dix louis d'or.

FRONTIN.

Ah ! Monſieur, je les accepte ; mais vous allez me clore la bouche. Les vérités que je pourais vous dire à préſent auraient l'air de louanges.

LE BARON.

Je ne vous récompenſe que parce que vous m'avez parlé en homme déſintéreſſé.

FRONTIN.

Comme vous me rendez juſtice !

LE BARON.

Cependant j'ai beſoin de votre ſecours.

FRONTIN.

Comptez ſur moi.

Digitized by Google

LE BARON.

Je viens rendre visite à la Comtesse en qualité de voisin ; quand je serai parti, parlez-lui de moi.

FRONTIN.

Il serait possible que quelques-unes de vos qualités lui échappassent.

LE BARON,

Vous m'avez compris. Les femmes ont souvent besoin qu'on les avise sur ce qu'elles doivent penser de telle ou telle personne Faites-lui sentir adroitement qu'un homme tel que moi a tout ce qu'il faut pour faire un bon mari. Que je ne suis point jaloux.

FRONTIN.

Vous savez vivre.

LE BARON.

Que je ne compte jamais.

FRONTIN.

Vous êtes grand Seigneur.

LE BARON.

Et qu'enfin je n'aurai de volontés que les siennes.

FRONTIN.

Je vous garantis son époux avant huit

jours. Elle ſerait bien difficile ſi elle allait vous refuſer. Un parti tel que vous ne ſe rencontre pas deux fois.

LE BARON.

Lui parlez-vous familierement ?

FRONTIN.

Elle eſt ſi bonne ; & puis à la campagne le défaut de ſociété fait que les maîtres s'humaniſent.

LE BARON.

Etes-vous bien avec ſes femmes ?

FRONTIN.

Là, là.

LE BARON.

Tant pis.

FRONTIN.

Elle en a deux qui ne la quittent point. La derniere venue, qui ſe nomme Finette, eſt fort bien dans les bonnes graces de ma Maîtreſſe ; & comme, amour-propre à part, mon hommage pourra la flatter, je lui ferai la cour pour vous la gagner, & j'eſpere qu'elle ſe fera un plaiſir de m'obliger en vous rendant ſervice.

LE BARON.

Je ne ſerai point ingrat.

Digitized by Google

FRONTIN.

A l'égard de l'autre, qui ſe nomme Marton, elle ne m'aime pas; mais je la ſoupçonne intéreſſé : gliſſez-lui quelque bijou, & vous en ferez votre protectrice la plus zélée. La voici à propos. Je vous laiſſe avec elle. Du courage, Monſieur, vous réuſſirez, j'en réponds. (*à part en ſortant.*) Ma foi, j'ai bien gagné mes dix louis d'or On ne peut pas flatter un homme avec plus d'effronterie.

SCENE III.

LE BARON, FRONTIN, MARTON.

FRONTIN.

MADEMOISELLE, voici Monſieur qui voudrait parler à Madame la Comteſſe. Il vient ici avec les meilleurs intentions du monde pour elle. Il eſt jour chez Madame, daignez l'introduire. (*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

LE BARON, MARTON.

FAONTIN.

MADEMOISELLE?

MARTON.

Monſieur.

LE BARON.

Mademoiſelle... j'ai l'honneur de vous ſaluer.

MARTON.

Monſieur, je ſuis votre très-humble ſervante. A quoi puis-je vous être bonne?

LE BARON.

Vous aimez votre maîtreſſe?

MARTON.

J'ai cela de commun avec tous ceux qui la connaiſſent.

LE BARON.

Comme c'eſt bien dit?

MARTON.

Non; mais comme c'eſt vrai.

Digitized by Google

LE BARON.

Seriez-vous bien aise qu'elle cessât d'être veuve?

MARTON.

C'est tout mon desir.

LE BARON.

Le veuvage est si triste?

MARTON.

Après l'état de fille il n'en est pas de pire.

LE BARON.

Je connais un homme de mérite qui adore votre maitresse.

MARTON, *les premiers mots à part.*

C'est lui, amusons-nous. — Le connais-je à mon tour?

LE BARON.

Son nom est parvenu jusqu'à vous sans doute. C'est le Seignour de la terre voisine.

MARTON.

Qui? ce vieux garçon?

LE BARON.

Non, non, ce n'est pas du commandeur que je parle.

MARTON.

Digitized by Google

MARTON.

A la bonne heure. Il a la cinquantaine & ne lui convient pas.

LE BARON.

Sans doute celui dont je vous entretiens se nomme Lisval.

MARTON, *à part.*

Lisval ? -- Il ne parle pas pour son compte.

LE BARON.

En avez-vous entendu parler ?

MARTON.

Si j'en ai entendu parler ? (*à part & gaiment.*) C'est mon protégé.

LE BARON.

Qu'en pensez-vous ?

MARTON.

C'est un Seigneur charmant.

LE BARON.

J'en conviens.

MARTON.

Jeune.

LE BARON.

Pas des plus jeunes.

Digitized by Google

MARTON.

Ce n'eſt pas un écolier.

LE BARON.

Non, non.

MARTON.

Mais il eſt dans la ſaiſon des amours.

LE BARON.

Sans doute.

MARTON.

C'eſt lui que vous voulez propoſer à ma maîtreſſe.

LE BARON.

Si vous penſez qu'il lui convienne.

MARTON.

Il eſt tout fait pour elle.

LE BARON.

Elle eſt toute faite pour lui.

MARTON.

Ce ſera le plus joli couple!

LE BARON, *lui mettant une bague au doigt.*

Acceptez, je vous en prie, cette légere marque de ma reconnoiſſance.

Digitized by Google

MARTON.

Monſieur, vous vous expliquez.

LE BARON.

Je vais de ce pas rendre mes devoirs à votre belle maîtreſſe.

MARTON.

N'allez pas lui parler de rien. Elle pourrait dans le premier moment être piquée du myſtere que nous lui en avons fait juſqu'à préſent.

LE BARON.

Je n'ai pas oſé m'expliquer plutôt.

MARTON.

Songez qu'elle a preſque juré de renoncer à l'amour, & ſur-tout au mariage, & qu'il faut lui enlever ſon cœur par ſurpriſe pour l'amener où nous voulons.

LE BARON.

Nous ſavons comment il faut nous y prendre. Ma premiere viſite roulera ſur les complimens d'uſage. Je demanderai la permiſſion de revenir; & dans une ſeconde entrevue, j'entamerai la négociation.

MARTON.

L'amour & mes ſoins acheveront le reſte.

LE BARON.

Je brûle de la contempler à mon aise. Daignez me faire annoncer.

MARTON, *appellant.*

Finette !

SCENE V.

LISVAL, *en femme*, MARTON, LE BARON.

MARTON.

FAITES annoncer Monsieur. Votre nom s'il vous plaît ?

LE BARON.

Vous l'oubliez sitôt ? Le Baron de Lisval.

LISVAL, *au fond de la Scene.*

Mon oncle !

MARTON.

Le Baron de Lisval ?

LE BARON.

Vous ne me conseillez donc pas de lui parler de mon amour ?

Digitized by Google

MARTON.

De votre amour? Non, non, je ne vous le conſeille pas; vous ſeriez fort mal venu.

LE BARON.

Je remets mes intérêts entre vos mains, & croyez que ma reconnoiſſance ſera auſſi vive, que l'amour que je reſſens pour votre belle maîtreſſe.

SCENE VI.

MARTON.

CE quiproquo n'eſt pas mauvais; mais il eſt précieux ce bon homme de prendre pour ſon compte tous les éloges que je faiſais de ſon neveu. Ah! comme l'amour-propre nous aveugle.

Digitized by Google

SCENE VII.

MARTON, LISVAL.

LISVAL.

AH ! ma chere Marton, je viens d'avoir une belle ſurpriſe. Heureuſement que la reconnaiſſance ne s'en eſt pas ſuivie. Ce vieux Monſieur...

MARTON.

Eſt votre oncle, je ſuis inſtruite.

LISVAL.

S'il m'avait reconnu? je ſuis ſon héritier.

MARTON.

Son héritier? Ah! ce n'eſt pas-là tout-à-fait ſon deſſein.

LISVAL.

Comment?

MARTON.

Il eſt votre rival, il adore Madame, il veut l'épouſer, & je lui ai promis de le ſervir dans ſes amours.

LISVAL.

Tu me trahirais!

Digitized by Google

MARTON.

Il m'a donné une bague ſuperbe.

LISVAL.

Se peut-il que l'intérêt?

MARTON.

Ah! vous prenez la choſe au ſérieux. Vos ſoupçons m'outragent.

LISVAL.

Tu t'accuſes, & l'apparence...

MARTON.

L'apparence trompe ſouvent, je viens d'en avoir la preuve. Je trouve votre oncle ici. Il me dit que Liſval adore Madame la Comteſſe. Je réponds que Liſval eſt charmant. Mon éloge l'enchante. Je dis tout le bien que je penſe de Liſval; il penſe de ſon côté tout le bien que j'en dis. Il demande mes ſecours pour Liſval; je les lui promets du meilleur de mon ame: je ſuis tout cœur pour Liſval; mais la différence, c'eſt que je parle du neveu & qu'il parle de l'oncle. Eſt-ce ma faute ſi vous portez tous deux le même nom; & ſi cela eût dépendu de moi, j'aurais uni tout de ſuite le vieux Liſval à la jeune Comteſſe, ſans être pour cela ni plus méchante, ni plus coupable.

LISVAL.

Je connais la Comteſſe, & les prétentions de mon onçle ne m'épouvantent pas. Sa rencontre m'a ſurpris. Il m'a regardé ſans me reconnaître. Il me croit à Paris dans le ſein des plaiſirs, & cet acoutrement me change aſſez, joint à la prévention où il eſt pour que je ne craigne pas ſa préſence. Mais, ma chere Marton, ma poſition devient a tout moment plus embarraſſante & plus cruelle.

MARTON.

En quoi donc cruelle?

LISVAL.

Je vois à chaque inſtant celle que j'adore.

MARTON.

C'eſt un bonheur pour un amant.

LISVAL.

C'eſt un tourment pour moi. Elle me dit qu'elle m'aime.

MARTON.

Cet aveu vous afflige?

LISVAL.

Elle m'aime comme amie.

Digitized by Google

MARTON.

Elle l'imagine.

LISVAL.

Dans une effusion de cœur, elle m'a embrassé ce matin, Marton.

MARTON.

Et cela vous fâche ?

LISVAL.

Elle a cru embrasser une femme.

MARTON.

Et vous en êtes jaloux ?

LISVAL.

Elle me jure à tout moment qu'elle renonce pour jamais à l'amour.

MARTON.

L'amour se venge sans qu'elle s'en doute.

LISVAL.

Tu crois ?

MARTON.

J'en suis sûre. Elle ne voit pas clair dans son cœur. Elle ignore ce qui s'y passe. Un instinct secret la trompe, & la conduit malgré elle au but où nous arrivons toutes.

Digitized by Google

LISVAL.

Ah ! s'il était possible ?

MARTON.

Allez, allez, Monsieur, une femme a beau dire, il faut qu'elle paie la dette que la nature nous impose en naissant. Elle ne nous donne un cœur tendre que pour aimer. Un peu plutôt, un peu plus tard, nous en passons toujours par-là; enfin, ou je m'y connois mal, ou le moment de Madame est arrivé.

LISVAL.

Je ne puis plus vivre avec elle comme je vis; éprouver tous les feux de l'amour, & commander à sa bouche de n'employer que la froide expression de l'amitié; sentir tout près de soi l'objet que l'on adore, & n'oser le serrer contre son cœur, contraindre ses desirs lorsque tout les fait naître : voilà mon état. Car enfin je serais un monstre si j'abusais de sa douce confiance. C'est une colombe sans défense qui se réfugie dans mon sein. Elle voulait, Marton, à toute force hier au soir que je restasse dans son appartement. Un tremblement universel s'empare de mes sens. Je rougis, je pâlis, mes jambes fléchissent sous moi: elle croit que je suis incommodé. Elle passe ses beaux bras autour de mon cou, & en cherchant à me soulager d'un

mal que je n'ai pas; elle augmente celui dont je meurs à chaque inſtant.

MARTON.

J'avoue que votre ſituation eſt critique pour un homme de vingt ans.

LISVAL.

Marton, je n'y puis plus réſiſter. Un jour ſans doute elle me ſaura gré des efforts inouis que je fais pour me contraindre.

MARTON.

Ah! ſans contredit celui qui reſpecte ſa maîtreſſe ſait être bon mari, & l'épouſe tendre vous dédommagera des maux que vous fait ſouffrir l'amante qui l'ignore.

LISVAL.

Il faut me découvrir; mais cet aveu eſt difficile.

MARTON.

Il faut qu'il naiſſe d'une circonſtance.

LISVAL.

Elle me montre tant de répugnance pour un nouvel engagement.

MARTON.

Il n'y en aura plus, lorſqu'elle ſaura qui vous êtes.

Digitized by Google

LISVAL.

Son premier époux l'a rendue malheureuſe.

MARTON.

Pouvait-ce être autrement. Il était vieux, avare & jaloux.

LISVAL.

Ah ! ſi elle ſavait que je ne veux vivre que pour ſon bonheur, que je n'aurai de volontés que les ſiennes, que ſes moindres deſirs ſeront mes loix ; elle ne redouterait pas un lien où je ferai diſparaître les droits de l'époux que pour ne laiſſer voir que les attentions de l'amant le plus paſſionné.

MARTON.

Ils parlent tous de même, & c'eſt avec ce langage qu'ils nous ſéduiſent & nous enchaînent.

LISVAL.

Ah ! je ne changerai jamais.

SCENE VIII.

MARTON, LA COMTESSE, LISVAL.

LA COMTESSE.

Vous savez, Marton, que je ne reçois personne. Pourquoi avez-vous dit au Baron que j'étais visible?

MARTON.

C'est Finette, Madame, qui a commis cette indiscrétion. (*à part.*) Elle ne grondera pas Finette.

LA COMTESSE.

Finette est encore nouvelle dans ma maison.

MARTON.

Elle connaît mieux que moi votre façon de penser à cet égard.

LA COMTESSE.

Elle connaît mieux? Vous voilà avec vos jalousies ordinaires contre cette fille? Ne dirait-on pas que j'ai des préférences pour elle? En vérité les domestiques sont bien injustes! son service m'est agréable, je

la traite avec douceur parce qu'elle le mérite ; mais n'en uſé-je pas de même avec vous ? Faut-il pour vous obliger que je la maltraite parce qu'elle eſt moins ancienne que vous dans la maiſon ? Des circonſtances malheureuſes l'ont forcée de prendre un état pour lequel elle n'était pas née. Son éducation la trahit malgré ſa réſerve, n'eſt-elle pas aſſez à plaindre d'être réduite à ſervir pour que je ne me faſſe pas un devoir d'adoucir ſa condition.

LISVAL.

Madame, je ſens chaque jour davantage le prix de vos bontés pour moi. Daïgnez me pardonner une faute involontaire.

LA COMTESSE.

Je crains les nouvelles connaiſſances & voilà tout. D'ailleurs le Baron de Liſval a l'air d'être de bonne ſociété.

MARTON.

J'ai toujours deſiré de vous voir liée avec lui.

LA COMTESSE.

Il eſt un de ces hommes qui mettent les gens à leur aiſe en s'y mettant eux-mêmes. Il m'a parlé avec ce ton d'amitié & d'intérêt.

Digitized by Google

LISVAL.

Que vous inſpirez à tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous me flattez, Finette.

MARTON.

Oh ! non. Madame, quand vous êtes abſente Finette ne ceſſe de m'entretenir de vous. Jamais maîtreſſe ne fut plus aimée que vous l'êtes... de Finette.

LA COMTESSE.

Voilà qui me raccommode avec vous, Marton, je croyais que vous haiſſiez cette fille.

MARTON.

Moi, Madame? eh! pourquoi? c'eſt moi qui vous l'ai donnée, & quand vous connaîtrez toutes ſes qualités; combien elle deſire votre bonheur & ce qu'elle ferait ſi cela dépendait d'elle pour le hâter: vous me remerciriez bien davantage d'avoir ſu l'introduire auprès de vous.

LA COMTESSE.

Vous ne ſauriez croire le plaiſir que vous me faites en parlant ainſi. Il eſt ſi doux de voir régner la concorde au ſein de ſa maiſon, & de ne raſſembler autour

Digitized by Google

de soi que des personnes qui s'aiment. Les grandes haines naissent souvent des moindres tracasseries; il suffit d'un rien pour altérer le bonheur. Ce n'est que chez soi que l'on le trouve. Je n'ai plus de famille, de parens, je suis isolée, & je serais malheureuse si tous ceux qui m'entourent ne concourraient pas à conserver cette paix; cette tranquillité pour laquelle j'ai fui le monde & ses vains amusemens.

MARTON.

Vous ne voulez donc recevoir personne.

LA COMTESSE.

Je ne suis pas ridicule, j'ai des amis.

MARTON.

De l'âge du Baron de Lisval?

LA COMTESSE.

Je l'ai retenu à dîner. Il est venu fort à propos pour me rendre service. Mon Notaire, que j'avais prié de venir ici, m'a apporté les papiers que je lui avais demandés. Il m'entretenait d'un objet litigieux où j'entendais peu de chose; l'obligeant Baron, qui est au fait des affaires, a bien voulu discuter mes intérêts, & je les ai laissés ensemble.

MARTON.

Si vous recevez le Baron, vous ne pourrez

rez pas vous dispenser de recevoir aussi son neveu?

LA COMTESSE.

Oh! pour celui-là, non. Son oncle ne m'en a dit qu'un mot, & ce mot suffit pour qu'il ne m'en veuille pas de le prier instamment de ne me jamais conduire son neveu.

MARTON.

Ah! Madame, si vous connaissiez le jeune Marquis de Lisval, vous ne vous préviendriez pas ainsi contre lui. Ne savez-vous pas comme sont tous ces oncles chagrins & grondeurs, qui oublient qu'ils ont été jeunes, qui font des crimes des choses les plus innocentes, & qui ne peuvent se dispenser d'éprouver un sentiment de jalousie contre un pauvre héritier, qui, sans le vouloir, les avertit de leur retraite, & qui n'a enfin d'autre tort que celui d'être né cinquante ans après eux.

LA COMTESSE.

Vous embrassez chaudement les intérêts de ce neveu.

MARTON.

C'est, Madame, qu'il mérite qu'on s'intéresse à lui. Demandez, demandez à Mademoiselle Finette.

LA COMTESSE.

Vous le connaiſſez, Finette ?

LISVAL.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Eſt-ce un auſſi mauvais ſujet que le dit ſon oncle ?

LISVAL.

Madame.

LA COMTESSE.

Finette rougit, baiſſe les yeux, ſon cœur eſt honnête, & ſon ſilence me prouve que l'oncle n'a pas tant de tort de lui en vouloir.

MARTON.

A ça, Mademoiſelle Finette, je ne ſuis pas plus payée que vous, je crois, pour dire du bien du Marquis de Liſval? N'eſt-il pas vrai que ſi par haſard Madame voulait contracter de nouveaux nœuds, il n'eſt aucun homme qui lui convint mieux, & qui l'aimât davantage: vous le connaiſſez, je m'en rapporte à vous; mais répondez donc, Mademoiſelle Finette ?

LISVAL.

S'il était aſſez heureux pour voir agréer ſon

hommage, chacuns de ſes jours ſeraient employés à faire le bonheur de mon aimable maîtreſſe. Eh ! qui pourrait-il aimer qui fût plus digne qu'elle, de mériter tous les vœux de ſon cœur.

LA COMTESSE.

Il y a là-deſſous quelque choſe qui n'eſt pas naturel, & vous avez toutes les deux vos raiſons pour me parler avec tant d'éloge de ce jeune homme que je ne veux point voir, & que je ne verrai point.

MARTON.

Je n'ai d'autre raiſon que le deſir de vous voir heureuſe. Liſval eſt précisément l'époux qui vous convient. Vous êtes généreuſe, il eſt bienfaiſant. Vous êtes belle, c'eſt un cavalier charmant. Vous êtes au printems de vos jours, il eſt à la fleur des ſiens. Fortune, naiſſance, caractere, eſprit, talens, inclinations, humeur, tout vous aſſortit; & ſi vous n'êtes pas unis l'un à l'autre, vous manquerez l'un & l'autre votre bonheur.

LA COMTESSE.

Vous le protégez avec une chaleur qui m'eſt ſuſpecte Et vous, Finette, êtes-vous également prévenue en ſa faveur ?

LISVAL.

Je craindrais de vous déplaire, en vous

parlant d'après les vœux que je crois pouvoir former pour votre félicité.

LA COMTESSE.

Parlez, je vous l'ordonne; mais parlez-moi comme à votre amie.

LISVAL.

Je ne penſe pas autant de bien du Marquis de Liſval que Mademoiſelle Marton; mais je connais les ſentimens du Marquis: je ſais qu'il vous adore.

LA COMTESSE.

Il vous a donc priſe pour ſa confidente?

MARTON.

Il lui a tout dit.

LA COMTESSE.

Et vous me verriez avec plaiſir l'épouſe de Liſval?

LISVAL.

Le ton avec lequel vous me faites cette queſtion m'impoſe ſilence. Je vois avec douleur que vous haïſſez Liſval ſans le connaître. Tout ſon crime cependant eſt de vous aimer. Ne craigez plus aucune démarche indiſcrette de ſa part. Inſtruit de vos ſentimens, il ſaura renfermer ſes feux. Il pourra mourir de ſon amour; mais il

n'offenſera jamais par un aveu téméraire celle qu'il a juré de reſpecter toute ſa vie.

LA COMTESSE.

Si quelqu'un pouvait m'intéreſſer en ſa faveur, vous êtes peut-être la ſeule à qui je puſſe permettre de m'en entretenir. Je ne vous défends pas; mais je vous prie de ne me plus parler de lui, ni d'aucun autre homme. Vous avez lu dans mon cœur, Finette, vous ſavez qu'heureuſe dans ma retraite, l'étude & l'amitié ſuffiſent à mon repos.

LISVAL.

Ah! Madame, l'étude & l'amitié peuvent occuper le cœur; mais ne le rempliſſent jamais. C'eſt avec un époux tendre & toujours fidele, qu'une jeune femme peut jouir d'une paix ſans mêlange. C'eſt des épanchemens d'une union intime qu'elle peut ſeulement naître. On s'abuſe ſoi-même quand on veut trouver le bonheur où il n'eſt pas. Une ſollicitude ſecrette nous mene inſenſiblement à le chercher où il eſt, & où la nature, qui ne nous trompe jamais, a voulu qu'il exiſtât pour tous les êtres & dans tous les tems.

LA COMTESSE, *avec ſévérité.*

Mademoiſelle, chacun a ſa manière de voir & de ſentir. Je devine aiſément qu'il

vous faut plus que de l'amitié ; vous ne trouveriez pas (à ce que je préſume) dans ma maiſon ce qui manque pour vous rendre heureuſe, & vous êtes libre de vous retirer dès aujourd'hui.

LISVAL.

Madame.

LA COMTESSE, *avec bonté.*

Soyez ſans inquiétude ſur votre ſort ; mes bienfaits vous ſuivront par-tout.

SCENE IX.

MARTON, LISVAL.

LISVAL.

EH bien ! Marton.

MARTON.

Eh bien ! Monſieur ? .... Madame en tient.

LISVAL.

Elle me chaſſe.

MARTON.

Elle ſerait bien fâchée de vous voir partir. La pauvre femme n'eſt pas du tout à

Digitized by Google

ſon aiſe. Elle donnerait beaucoup pour ſavoir auſſi-bien que moi ce qui ſe paſſe dans ſon cœur. O nature! nature! on ne t'en impoſe pas.

LISVAL.

Oh! ſi j'étais aſſez heureux?

MARTON.

Vous êtes aimé, vous dis-je. Il eſt mille nuances que vous autres hommes ne ſavez pas ſaiſir, & qui n'échappent jamais à l'œil clairvoyant d'une femme Soyez ſans inquiétude, je vais faire votre paix avec elle. L'inſtant eſt arrivé où vous pouvez vous découvrir, ſans craindre ni ſon courroux, ni même ſes reproches.

LISVAL.

S'il était poſſible?

MARTON.

Allez, allez, je connais mon ſexe. Les extravagances qu'on fait pour nous, peuvent nous étonner quelquefois; mais ne nous offenſent jamais ſincérement.

SCENE X.

LISVAL, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

BON! Marton s'éloigne, saisissons l'instant pour parler à Finette.

LISVAL, *à lui-même*

Marton a beau dire, je ne me sens pas rassuré.

FRONTIN.

Serviteur à Mademoiselle Finette.

LISVAL, *à part.*

Que me veut ce faquin?

FRONTIN.

Mademoiselle, depuis que l'on a le bonheur de vous posséder dans cette maison, il est impossible de se procurer un quart-d'heure de conversation avec vous.

LISVAL.

Pardon Monsieur, je n'aime point à causer.

Digitized by Google

FRONTIN.

C'eſt une qualité de plus. Une bavarde eſt une choſe inſupportable.

LISVAL.

Un bavard n'eſt pas moins ennuyeux, & je vous laiſſe.

FRONTIN.

Vous êtes impolie.

LISVAL.

Je ſuis vrai.

FRONTIN.

L'un revient quelquefois à l'autre.

LISVAL.

Tant pis pour ceux que la vérité offenſe.

FRONTIN.

Vous êtes jolie, Mademoiſelle.

LISVAL.

Vous êtes en vérité bien honnête, & je ne m'attendais point à ce compliment.

FRONTIN.

C'eſt que je ſuis poli & vrai, moi. Je vous aime à la folie. (*à part.*) Comme c'eſt mentir.

Digitized by Google

LISVAL.

Ah ! ah ! j'ai fait la conquête de Monsieur Frontin !

FRONTIN.

Quel air vous prenez ! Eſt-ce que vous ne m'aimeriez pas par haſard ? Là, regardez-moi bien.

LISVAL.

Je vous regarde.

FRONTIN.

Hé bien ?

LISVAL.

Vous me faites pitié.

FRONTIN, *à part.*

Quelle ſinguliere fille. Eſt-ce qu'elle a la vue baſſe ?

LISVAL.

Bon ſoir.

FRONTIN.

Un mot.

LISVAL.

Vous m'impatientez.

Digitized by Google

FRONTIN.

C'eſt pour votre intérêt que j'ai à vous parler.

LISVAL.

Pour mon intérêt?

FRONTIN.

Vous aimez Madame la Comteſſe?

LISVAL.

Qui vous l'a dit?

FRONTIN.

Qui me l'a dit? Tout. Vos attentions pour elle; mais elle vous le rend bien.

LISVAL.

Que vous importe?

FRONTIN.

Comme vous me répondez.

LISVAL.

Comme je m'inquiette peu de ce que vous faites, je vous prie d'avoir la même indifférence pour tout ce qui me regarde.

Digitized by Google

FRONTIN.

Vous ne m'entendez pas. Je ne ſuis point jaloux de l'amitié que Madame vous témoigne; mais je veux vous aider à la gagner tout-à-fait.

LISVAL.

Expliquez-vous.

FRONTIN.

Vous vous radouciſſez.

LISVAL.

Qu'avez-vous à me dire?

FRONTIN.

Madame eſt veuve.

LISVAL.

Je le ſais.

FRONTIN.

Un mari lui conviendrait à ravir.

LISVAL.

Après.

FRONTIN.

J'en ai un tout trouvé pour elle.

Digitized by Google

LISVAL.

Il ſe nomme ?

FRONTIN.

Liſval.

LISVAL.

Liſval ? vous êtes donc inſtruit ?

FRONTIN.

C'eſt à moi qu'il s'eſt adreſſé.

LISVAL.

C'eſt à vous qu'il s'eſt adreſſé. Vous êtes un impoſteur : jamais le Marquis de Liſval ne vous a parlé.

FRONTIN.

Je ne vous parle pas du Marquis de Liſval. C'eſt un petit libertin qui ſera déshérité je l'eſpere. Je parle de l'oncle.

LISVAL.

Ah ! ah !

FRONTIN.

Il m'a donné dix louis d'or pour le ſervir. Il ſe charge de votre fortune & de la mienne, ſi nous réuſſiſſons à déterminer Madame.

Digitized by Google

LISVAL, *à part.*

Ce maraud mériterait.

FRONTIN.

Avoue, mon enfant, que malgré a fierté, la récompenſe te ſéduit. Tiens, le Notaire eſt ici : emploie ton éloquence à faire accepter le Baron par Madame ; notre contrat ſe fera à l'ombre du ſien.

LISVAL, *à part,*

Il me prend une démangeaiſon de roſſer ce drôle.

FRONTIN (*prend le Marquis à bras le corps pour l'embraſſer.*)

Allons, allons friponne, ceſſe de faire la cruelle.

LISVAL, *lui donnant un ſoufflet.*

Inſolent!

FRONTIN, *ſe reculant.*

Tu dieu, Mademoiſelle, pour une fille bien élevée, vous avez la main diablement lourde.

LISVAL.

Maraud!

Digitized by Google

FRONTIN.

Mais, Mademoiſelle, il ne faudrait pas y revenir, entendez vous.

LISVAL, *va à lui, le prend par le collet.*

Ventre bleu! ceſſe tes propos, ou je te traite comme tu le mérites.

SCENE XI.

FRONTIN.

CETTE fille a dans ſes manieres une ruſticité qui me déſoriente. La vigueur de ce ſoufflet, ſa haine pour moi, ce ventre bleu ſi rondement prononcé... Tout cela me fait naître des ſoupçons. Ce n'eſt point une femme. Certains mots échappés, & que je me rappelle... Son intimité avec Marton? Ce n'eſt point une femme. Ah! mon petit Monſieur, vous me paierez l'outrage que vous m'avez fait. Pour le compte de qui eſt-il ici? Eſt-ce pour Marton? Eſt-ce pour Madame? Qu'importe. S'il eſt céans pour le compte de Marton, on les mettra tous les deux à la porte, & je les verrai remplacés par des femmes-de-cham-

Digitized by Google

bres qui auront du moins des yeux. Si, comme il y a lieu de le croire, il eſt ici pour le compte de Madame, je le ferai repentir d'intriguer ſans me mettre de la partie; & d'une ou d'autre maniere, j'aurai le plaiſir de me venger de ſon indigne conduite envers moi. Bon! voici Madame fort à propos.

SCENE XII.

LA COMTESSE, FRONTIN.

FRONTIN.

AH! Madame, je viens vous donner l'avis le plus important.

LA COMTESSE.

Que veut dire cet air effaré?

FRONTIN.

Il n'y a plus de bonne foi, plus d'honneur, plus de probité dans le monde.

LA COMTESSE.

Point de préambule.

FRONTIN.

On vous trompe, on vous trahit.

LA

LA COMTESSE.

Qui me trahit ?

FRONTIN.

Un traitre s'eſt gliſſé dans votre maiſon.

LA COMTESSE.

Je ſuis ſûre de tous mes gens. Pourquoi vouloir me donner des ſoupçons ſur leur compte ?

FRONTIN.

Vous êtes ſûre ? Et cette demoiſelle Finette, ſi hypocrite en votre préſence, ſi hardie quand vous n'y êtes pas.

LA COMTESSE.

Qu'a-t-elle donc fait ?

FRONTIN.

Il vient de me donner le plus beau ſoufflet.

LA COMTESSE.

Il vient de vous donner ? De qui parlez-vous ?

FRONTIN.

De Finette, de lui.

LA COMTESSE.

De lui? Vous êtes fou.

FRONTIN.

Oui, Madame, de lui.

LA COMTESSE.

D'elle, dites donc.

FRONTIN.

Ah! Madame, ce n'eſt point une *elle*; c'eſt un *lui*.

LA COMTESSE.

Expliquez-vous mieux?

FRONTIN.

Finette eſt un homme.

LA COMTESSE.

Finette eſt un homme! Qui vous l'a dit?

FRONTIN.

D'abord Marton & lui, Finette, ſont intimes, & deux femmes ne s'aiment pas comme cela.

LA COMTESSE.

Sont-ce-là toutes vos preuves?

Digitized by Google

FRONTIN.

Finette m'en a donné une ſenſible, & jamais main de femme n'appliqua un ſoufflet ſi bien conditionné.

LA COMTESSE.

Il fallait que vous l'euſſiez mérité. C'eſt la douceur même.

FRONTIN.

La peſte ! quelle douceur ! c'eſt que Monſieur Finette jure outre cela.

LA COMTESSE.

Jure ?

FRONTIN.

Comme un grenadier.

LA COMTESSE.

Vous m'étonnez. Et qui ſuppoſez-vous qui ait pu le déterminer à ce déguiſement ?

FRONTIN.

J'aurais d'abord penſé que c'eſt à Marton qu'il en veut, ſi ſon ſoufflet ne m'eût perſuadé qu'il ſe pourrait bien que Madame entrât pour quelque choſe dans ſon traveſtiſſement.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Moi? Qui vous le fait croire?

FRONTIN.

Sa jalouſie.

LA COMTESSE.

Sa jalouſie?

FRONTIN.

Oui, Madame, ſa jalouſie. Vous ſavez que le Baron de Liſval eſt amoureux de vous.

LA COMTESSE.

Je ſais cela?

FRONTIN.

Il n'en fait pas un myſtère. Il m'avait prié de parler pour lui; mais je ne ſuis pas fait pour me charger de pareille commiſſion. Si j'avais cru que Madame eût voulu ſe remarier, j'aurais peut-être pu faire remarquer à Madame que le Baron de Liſval a bien des qualités, qu'il eſt d'abord riche & très-vieux.

LA COMTESSE.

Monſieur Frontin!

Digitized by Google

FRONTIN.

Mais je connais votre répugnance pour de nouveaux engagemens, & je lui ai nettement dit qu'il n'avait rien à eſpérer.

LA COMTESSE.

Et vous avez fort bien fait; mais quel rapport tout ceci a-t-il avec Finette?

FRONTIN.

Quel rapport? Le voici. J'ai trouvé là ce Finette. Je lui ai parlé en l'air des deſſeins du Baron. Je n'ai pas plutôt eu ouvert la bouche de cela, qu'il eſt entré dans une fureur inconcevable. Il m'a ſauté à la gorge, je me ſuis dépêtré de ſes mains comme j'ai pu; mais pas aſſez leſtement pour éviter le ſoufflet dont j'ai déja eu l'honneur de vous dire qu'il m'a gratifié.

LA COMTESSE.

Eſt-ce tout?

FRONTIN.

Je vous fais grace des ſotiſes énergiques dont il m'a affublé. Si pourtant Madame en exigeait un récit fidele?...

LA COMTESSE.

C'eſt bon. Faites venir Finette,

FRONTIN.

Oui, je vais vous envoyer ce petit Monſieur là. Vous allez ſans doute lui donner ſon congé pour le punir de manquer auſſi eſſentiellement aux égards qu'on doit à une perſonne de votre rang. Si la choſe s'ébruitait, ſongez aux propos ſcandaleux...

LA COMTESSE.

Finiſſez vos remarques. De la diſcrétion; ou je vous chaſſe.

FRONTIN.

Oui, Madame. (*à part.*) J'ai ſon ſecret, on me paiera mon ſilence.

Digitized by Google

SCENE XIII.

LA COMTESSE.

CETTE Finette, pour qui je me ſentais une amitié ſi tendre, ne ſerait qu'un amant déguiſé ? L'inconſéquence de ſa conduite pourrait donner lieu aux interprétations les plus malignes. Les diſcours de Frontin me font preſſentir ceux du public. Mais ce Frontin eſt un mauvais ſujet, jaloux, comme la plupart des domeſtiques, d'une préférence méritée. Son récit était orné de circonſtances qui ne peuvent être vraies... Cependant ſi Finette n'était pas ce qu'elle parait être à mes yeux! Ah! Frontin s'eſt trompé dans ſes conjectures. Finette me parlait encore ce matin en faveur du Marquis de Liſval ; & ſi Finette était un homme, que cet homme eût de l'amour pour moi, il ne s'intéreſſerait pas au bonheur d'un rival. Mais ne ſerait-ce pas le Marquis de Liſval lui-même ? Son abſence de chez ſon oncle, qui ſe rapporte à l'époque de l'entrée de Finette dans ma maiſon... je ne ſais que penſer ? Il faut que ce jeune homme ſoit bien étourdi, ou qu'il ait bien de l'amour... je dois éclaircir ce myſtere... Le voici: je vais le mettre à une épreuve qui lui arrachera ſon ſecret.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, LISVAL.

LISVAL.

MADAME, on m'a dit que vous me demandiez ?

LA COMTESSE.

Finette, vous êtes mon amie.

LISVAL.

Les ſentimens que je vous ai voués ne finiront qu'avec ma vie.

LA COMTESSE.

Vous avez vu chez moi le Baron de Liſval.

Digitized by Google

SCENE XV.

LE BARON, *dans le fond*, LA COMTESSE, LISVAL.

LE BRRON, *à part.*

ON parle de moi. Ecoutons.

LISVAL.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Il a l'air d'un galant homme.

LE BARON, *à part.*

Sans doute.

LISVAL.

Madame, ce n'eſt pas à moi à le juger.

LA COMTESSE.

Il me recherche en mariage.

LE BARON, *à part.*

Frontin a parlé, bon!

Digitized by Google

LISVAL.

Je n'en ſavais rien, Madame.

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi. Frontin vous a parlé de ſa part, & vous avez fort mal reçu ſa propoſition.

LISVAL.

Moi, Madame?

LA COMTESSE.

Frontin ajoute même que vous l'avez maltraité. J'ai reçu ſes plaintes.

LISVAL.

Monſieur Frontin a voulu prendre avec moi de certaines libertés, & j'ai cru pouvoir lui impoſer ſilence.

LA COMTESSE.

Je n'en ſuis pas ſur cet article; vos démêlés avec Monſieur Frontin ne m'inquietent point; mais je trouve fort mauvais que vous vous déclariez contre un homme que j'eſtime.

LE BARON, *à part.*

Elle a raiſon.

Digitized by Google

LISVAL.

C'eſt que j'ai cru que le Baron de Liſval ne vous convenait pas.

LE BARON, *à part.*

Voyez un peu l'impertinence!

LA COMTESSE.

Et pourquoi ne me conviendrait-il pas?

LISVAL.

Son âge d'abord ſi différent du vôtre.

LA COMTESSE.

Mais le Baron de Liſval eſt jeune encore.

LE BARON, *à part.*

Eh! mais....

LA COMTESSE.

Il eſt aimable.

LE BARON, *à part.*

Belle Comteſſe!

LA COMTESSE.

Plein d'eſprit, & je crois qu'une femme

Digitized by Google

ne pourrait qu'être parfaitement heureuſe avec lui.

LE BARON, *à part & enchanté.*

Ah! oui, oui, oui.

LA COMTESSE.

Mon Notaire eſt ici fort à propos. Je ferai en ſorte que le Baron s'explique, & j'accepte ſes propoſitions dès aujourd'hui.

LE BARON, *à part.*

Allons vîte faire dreſſer le contrat pour qu'elle n'ait plus qu'à ſigner.

SCENE XVI.

LA COMTESSE, LISVAL.

LA COMTESSE.

VOUS ne répondez rien, Finette?

LISVAL.

Madame....

LA COMTESSE.

Parlez, mon bonheur prochain vous afflige-t-il?

LISVAL.

Madame...

LA COMTESSE.

Que ſignifie cet air triſte?

LISVAL.

Eh! Madame, comment ne le ſerais-je pas? Cet inſtant décide du malheur de ma vie entiere.

LA COMTESSE.

Qu'a donc de ſi affreux pour vous mon himen avec le Baron?

LISVAL.

Il n'eſt plus tems de feindre. Je ſuis coupable envers vous, Madame; mais mon déſeſpoir expiera mes torts. Je ne ſuis point ce que vous m'avez cru. Vous voyez ſous les habits d'une femme l'amant le plus tendre qui fût jamais.

LA COMTESSE, *les premiers mots à part.*

Qu'entends-je? Il eſt donc vrai. — Vous m'aimez, Monſieur, & vous n'avez pas craint de compromettre ma réputation par une démarche auſſi haſardée?

Digitized by Google

LISVAL.

Un seul regard décida de mon sort; je vous vis, & je vous adorai. Tout accès était interdit auprès de vous. Il ne me restait que ce moyen pour vous voir, vous entendre, & j'osai l'employer. Ne croyez pas que j'aie jamais nourri dans mon cœur aucun espoir criminel; je n'ambitionnais d'autre félicité que celle de respirer le même air que vous. Rappellez-vous que jamais vous n'avez eu lieu de vous plaindre de mes procédés. Mon respect égalait mon amour Je serais mort plutôt que de vous déplaire. Hélas! j'ai eu le bonheur de vous intéresser comme amie; vous avez souvent daigné me donner ce nom, & vous allez m'accabler de votre haine pour me punir d'avoir trop écouté mon amour. Vous ne verrez que mes torts, & je me rappellerai toujours cette bonté si touchante, ces vertus si douces qui vous font adorer de tout ce qui vous approche. J'irai loin de vos yeux mourir de douleur de vous savoir entre les bras d'un autre, & du regret affreux d'avoir pu vous déplaire.

LA COMTESSE.

Votre imprudence est inexcusable. Elle pourrait m'exposer à des bruits injurieux si quelqu'un vous eût reconnu. Heureusement ce malheur n'est point arrivé. C'est

Digitized by Google

à vous à enſevelir cette aventure dans un éternel oubli.

LISVAL.

Ah ! Madame, celui qui vous aime une fois, doit vous reſpecter toute ſa vie. Ce n'eſt point à vous à ſouffrir de mon étourderie, j'en dois porter ſeul la juſte punition.

SCENE XVII.

MARTON, LA COMTESSE, LISVAL.

MARTON *entre très-vîte.*

DOIS-JE croire ce qu'on vient de m'apprendre ? Le Baron de Liſval...

LISVAL.

Ah ! ma chere Marton, tout eſt connu. Elle me chaſſe, elle épouſe mon oncle.

LA COMTESSE.

Vous êtes le Marquis de Liſval ? Je ne m'étonne plus, Mademoiſelle Marton, du bien que vous ne ceſſiez de m'en dire.

Digitized by Google

MARTON.

Avouez qu'il le mérite; mais puiſque vous épouſez l'oncle, je vois bien qu'il faut que Monſieur prenne ſon parti, & que je faſſe mon paquet.

LA COMTESSE.

Je n'épouſe pas le Baron de Liſval.

LISVAL.

Quoi, Madame? Eh! c'eſt vous qui me l'avez dit.

LA COMTESSE.

C'était une épreuve pour vous arracher votre ſecret.

MARTON.

Vous n'aviez pas beſoin de cette épreuve. L'amour allait faire parler Monſieur; il n'y tenait plus, & moi, le ſilence me ſuffoquait. J'allais tout vous déclarer par l'excès d'amitié que je vous porte.

LA COMTESSE.

C'était en ne vous mêlant pas d'une pareille intrigue que vous deviez me prouver votre attachement. Monſieur voudra bien, en s'éloignant dès aujourd'hui, faire ceſſer

Digitized by Google

ceſſer les ſoupçons auxquels la légéreté de ſa conduite aura peut-être donné lieu.

LISVAL.

Oui, Madame, je m'éloignerai. Je pars le plus malheureux des hommes, je pars accablé de votre haine, que je n'ai que trop méritée. (*Il va pour ſortir.*)

LA COMTESSE, *vivement & ſe reprenant.*

Je... je ne vous hais pas, Monſieur.

MARTON, *à part.*

Il ne partira pas. (*d'un ton affecté.*) Je vois, Madame, que vous allez auſſi me donner mon congé. Je ſens toute l'énormité de ma faute. On ſait déja dans la maiſon que vous avez eu auprès de vous pendant cinq ſemaines un amant traveſti. C'eſt Frontin qui raconte la choſe, & qui la donne ſous le ſecret à tous les domeſtiques. On chuchotte; cela va s'ébruiter. Ce Frontin eſt bien le plus mauvais ſujet... C'eſt une langue de vipère, un eſprit inventif, il brodera le roman. Vous ſavez combien l'on eſt méchant dans le monde; on accueillera ſes récits, on renchérira par-deſſus, & avec les meilleures intentions du monde, j'aurai à me reprocher d'avoir fait le malheur de ma chere maitreſſe.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

vous m'épouvantez, Marton. Il ne ſert donc à rien d'avoir des principes & de la vertu ! voilà, Monſieur, le fruit de votre imprudence.

LISVAL.

Votre douleur me pénétre. Vous m'accablez par vos reproches ; mais, Madame, ne craignez rien de l'indiſcrétion de Frontin. Je ſaurai le forcer au ſilence.

MARTON.

Il parlera, Monſieur, il parlera. On ne fait pas taire un bavard ; mais ſi Madame voulait il y aurait un moyen tout ſimple de clore la bouche aux méchants.

LA COMTESSE.

Parle ma chere Marton.

MARTON.

Je ſens Madame que ce moyen vous coûtera.

LA COMTESSE.

Quel eſt-il enfin ?

MARTON.

Ce ſerait d'épouſer Monſieur.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Marton !

MARTON.

Je ne vous dirai pas pour vous déterminer qu'il vous adore, que vous ſerez avec lui la plus heureuſe des femmes. Ces conſidérations ne ſe comptent pour rien aujourd'hui, lorſqu'il s'agit d'un mariage ; mais ſongez à votre réputation ! vous faites taire la calomnie & l'étourderie de Monſieur, qui va retomber ſur vous ſi vous le refuſez, devient en l'épouſant une ruſe d'amour innocente & permiſe.

LISVAL.

Ma belle Comteſſe !

MARTON.

Que l'intérêt de votre gloire vous touche en ſa faveur.

Digitized by Google

SCENE XVIII & derniere.

MARTON, LE BARON, LA COMTESSE, LISVAL, LE NOTAIRE, FRONTIN.

LE NOTAIRE (*au Baron en entrant sur la Scene.*

VOUS l'avez voulu, Monsieur le Baron; mais je vous garantis que c'est du tems & du papier perdus.

LE BARON.

Que diable, Monsieur le Notaire, vous êtes d'un entêtement qui ne ressemble à rien.

LE NOTAIRE.

Cela, vous dis-je, n'est pas croyable.

LE BARON.

Ah! quel homme! vous allez voir. Ma belle Comtesse, tout est selon vos intentions; vous serez contente; les articles sont tous dressés en votre faveur. Il ne reste plus d'autre formalité à remplir que celle d'apposer votre signature, & d'y joindre celle des témoins.

Digitized by Google

MARTON, *en riant.*

Comment, Monsieur le Baron, est-ce que vous faites votre testament ?

LE BARON.

Qu'appelles-tu mon testament ? C'est bien mon contrat de mariage.

LA COMTESSE.

Votre contrat de mariage ? Et avec qui ?

LE BARON.

Avec vous, mon adorable Comtesse, avec vous.

LA COMTESSE.

Avec moi ?

LE BARON.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Cessons ce badinage.

LE BARON.

Je ne badine point, je vous épouse.

LA COMTESSE.

Vous m'épousez ? Il est fort celui-là.

LE BARON.

C'est vous-même qui le voulez. Deman-

Digitized by Google

dez à cette fille. Elle était avec vous... j'étais-là moi ; j'ai tout entendu, il n'eſt plus tems de s'en dédire.

LA COMTESSE.

Vous nous écoutiez donc ?

LE BARON.

Je venais ſans deſſein ; vous parlez de moi ; je m'arrête ; vous avouez votre flâme pour moi ; vous vous félicitez que le Notaire ſoit ici ; je cours lui faire dreſſer le conrrat. Il eſt tout prêt : il ne reſte plus qu'à ſigner.

LA COMTESSE.

Je vous demande bien pardon, Monſieur le Baron ; mais c'eſt qu'en vérité je ne ſavais pas que vous nous écoutiez.

LE BARON.

Que voulez-vous, le mot eſt lâché. Point de fauſſe honte. Aux termes où nous en ſommes elle ſerait déplacée.

LA COMTESSE.

Vous ne m'entendez pas.

MARTON.

Il y a du quiproquo, Monſieur le Baron.

LE BARON.

Comment du quiproquo ? Non, non ; j'ai graces au ciel l'ouie excellente.

LA COMTESSE.

Si j'avais ſu que vous fuſſiez-là ?

LE BARON.

J'entends bien : la retenue du ſexe...

LA COMTESSE.

C'eſt qu'en vérité je ne ſongeais aucunement à m'unir à vous.

LE BARON.

Comment ?

MARTON.

Vous n'y entendez rien. C'était pour déſoler votre neveu.

LE BARON.

Mon neveu ?

MARTON.

C'eſt lui que Madame épouſe.

LA COMTESSE.

Marton !

MARTON.

Songez aux conſéquences.

LE BARON.

Madame épouſe mon neveu ; un libertin qui eſt actuellement à Paris à ſe ruiner?

Digitized by Google

MARTON.

A Paris? Comme on aime à calomnier la jeuneſſe! Le voilà votre neveu.

LISVAL.

Mon cher oncle!

LE BARON.

Que vois-je? me trompé-je?

MARTON.

C'eſt bien lui. Voilà ce que fait faire l'amour!

FRONTIN.

Je l'ai reconnu moi du premier coup.

LE BARON.

Et vous l'épouſez?

LA COMTESSE.

Il le faut bien.

LISVAL.

Que je vais vous aimer, ma belle Comteſſe!

LE NOTAIRE.

A la bonne heure. Quand je vous diſais, Monſieur le Baron, que vous étiez dans l'erreur.

Digitized by Google

LE BARON.

Mais que diable, madame, on n'enflamme pas un homme....

LA COMTESSE.

Je ſuis bien mortifiée.

LE NOTAIRE.

Il n'y aura qu'à ſubſtituer le nom de Marquis à celui de Baron. Les termes du contrat reſteront les mêmes. Monſieur ſignera en qualité d'oncle & de tuteur. Il fera à ſa niece future tous les avantages qu'il voulait faire à ſon épouſe prétendue.

LE BARON.

Mais Monſieur le Notaire ?

LE NOTAIRE.

C'eſt plus dans l'ordre.

MARTON.

Qu'avez-vous Monſieur le Baron ? quel air ſérieux ! Blâmez-vous votre neveu ; pouvous-vous le déſapprouver dans ſon choix ?

LE BARON.

Non ; mais en vérité il eſt bien dur de faire le perſonnage d'oncle, quand on eſt d'âge d'en faire un plus doux & plus convenable.

Digitized by Google

MARTON.

Que voulez-vous ? Votre neveu vous a gagné de viteſſe, & voilà tout, ſans quoi Madame la Comteſſe...

LE BARON.

Tu crois?...

LA COMTESSE.

Eſt-ce que vous m'en voudriez, mon cher Baron ?

LE BARON.

Allons, allons, je vois bien que ce n'eſt pas votre faute, & je ſens qu'il faut que je vous aime à quelque titre que ce ſoit.

LA COMTESSE.

Vous êtes bien aimable.

LISVAL.

Mon cher oncle !

LE BARON.

Paix, paix, Monſieur le coquin ! jouiſſez de votre bonheur, & rendez graces au ciel de ce que Madame ne m'a pas vu le premier.

FIN.

Digitized by Google

Lue & approuvée, pour la Repréſentation & l'Impreſſion, le 12 Septembre 1787. Signé

SUARD.

Vu l'Approbation, permis de Repréſenter & d'Imprimer. A Paris, le 13 Septembre 1787. Signé,

DE CROSNE.

Digitized by Google